

*Histoire de la sixième Croisade et de la prise de  
Damiette d'après les écrivains arabes,*

Par M. REINAUD.

---

(Suite.)

*Entrée des Croisés dans Damiette.*

AN 616 ( 1219 ). Dès que les chrétiens eurent passé le Nil, ils se mirent à cerner Damiette de toutes parts, et s'entourèrent eux-mêmes de bons retranchemens. Au rapport d'Ibn-Alathir, « la place se trouvait sans » garnison. Tant que le sultan s'était tenu avec son » armée dans le voisinage de ses murailles, elle n'avait » rien à craindre et une garnison lui était inutile ; » ensuite, quand le fils de Maschtoub jeta le trouble » dans l'armée, la retraite du sultan fut si subite et » le désordre tel, que personne ne songea à Damiette ; » ainsi cette ville se trouva réduite à ses propres ha- » bitans. Tel fut l'effet de la sédition excitée par le fils » de Maschtoub. Il fut donc facile aux chrétiens de

» l'attaquer par eau et par terre. Pendant ce tems les  
 » Arabes nomades qu'on avait appelés pour harceler  
 » l'ennemi, pillaient amis et ennemis, et la désolation  
 » ne faisait que s'accroître. » (1)

L'historien des patriarches d'Alexandrie remarque, à ce sujet, que la terreur s'était répandue dans toute l'Égypte. Les esprits étaient aigris, et comme la cause première de ces malheurs devait être imputée aux chrétiens d'Occident, le peuple tourna sa fureur contre les chrétiens du pays. Dans plusieurs villages, on les massacra impitoyablement. L'auteur que nous citons était lui-même chrétien, et eut sans doute à souffrir de cette persécution. Il poursuit ainsi : « L'é-  
 » glise de Saint-Marc, située dans les environs d'A-  
 » lexandrie, et objet de la vénération des fidèles, fut  
 » démolie, de peur que les Francs n'envahissant le  
 » pays, ne s'en fissent une espèce de forteresse. En  
 » vain les chrétiens offrirent une grande somme d'ar-  
 » gent pour prévenir ce malheur, le sultan ordonna  
 » d'en raser la meilleure partie, et le reste fut abattu  
 » le vendredi suivant, au sortir de la mosquée, au  
 » bruit des plus vives acclamations, par la multitude  
 » encore échauffée des exhortations des imams. Ainsi  
 » les chrétiens éprouvaient angoisse sur angoisse.

---

(1) Au reste, suivant Makrizi, les Arabes furent fort utiles au sultan dans tout le cours de l'expédition. Ils étaient sans cesse occupés à harceler les Chrétiens, et à enlever ceux qui s'éloignaient. Ils s'introduisaient même dans leur camp pendant la nuit, et massacraient ceux qui dormaient.

» Les musulmans étaient alors dans la plus grande  
 » consternation. Les principaux citoyens d'Égypte se  
 » cotisèrent pour venir au secours de l'islamisme.  
 » Au Caire et au vieux Caire, les habitans offrirent  
 » deux mois de leurs revenus, pour les frais de la  
 » guerre sacrée. Mais, ajoute l'auteur, ce zèle ne  
 » tarda pas à se ralentir, et cette résolution fut  
 » presque sans résultat. »

« Cependant l'armée musulmane s'était avancée  
 » jusqu'auprès de Damiette ; le sultan et son frère  
 » ne laissaient pas de repos aux Francs. Ils essayèrent  
 » d'attaquer la partie de l'armée chrétienne qui était  
 » restée sur la rive occidentale du Nil dans son  
 » ancien camp. Le dimanche 7 de Barmehat ( com-  
 » mencement de Mars ), les musulmans s'avancèrent  
 » avec intrépidité. Mais Dieu suscita ce jour-là un  
 » vent si violent, la pluie tomba avec une telle abon-  
 » dance, qu'il fallut revenir sur ses pas. Le quartier  
 » du sultan était alors à Farescour, à quelque distance  
 » de Damiette (1). En vérité tout fut extraordinaire  
 » cette année ; l'hiver fut plus rigoureux que de cou-  
 » tume, et le sultan fit publier au Caire et au vieux  
 » Caire, que la moitié des habitans eussent à prendre  
 » les armes de gré ou de force. Ceux qui avaient de  
 » l'aisance et qui ne voulurent pas marcher, payèrent  
 » une somme d'argent, chacun selon ses moyens. On

---

(1) Pour cette ville, comme pour toutes celles que nous citerons,  
 nous renvoyons à la carte qui accompagne le douzième livre de l'*His-  
 toire des Croisades* de M. Michaud, quatrième édition.

» mit aussi à contribution les Juifs et les chrétiens du  
 » pays, qui d'après l'usage, ne pouvaient en aucun  
 » cas, être assujettis au service des armes ; et la somme  
 » qu'on leur imposa fut si forte, en égard à leurs fa-  
 » cultés, qu'ils furent réduits à mettre en gage les  
 » vases sacrés des églises (1) et des synagogues. Ce fut  
 » ainsi qu'on parvint à équiper environ dix mille  
 » hommes, qui prirent aussitôt le chemin de Da-  
 » miette. Mais la plupart étaient un ramas de vaga-  
 » bonds et de gens sans aveu ; en route ils se livrèrent  
 » aux plus grands excès ; ils détruisirent les églises et  
 » les chapelles ; lorsqu'ils arrivèrent au camp, le sul-  
 » tan faisait livrer une attaque contre les chrétiens.

---

(1) Parmi les Chrétiens d'Égypte, les uns étaient de la secte Jaco-  
 bite ou secte d'Entychès, et les autres Melkhites. Ces derniers, qui  
 professaient à-peu-près les mêmes dogmes que les catholiques ro-  
 mains, et qui, suivant la remarque de l'auteur, s'abstenaient de la  
 circoncision et d'autres pratiques judaïques, ne formaient que le  
 dixième des autres, et avaient beaucoup plus à souffrir des mu-  
 sulmans, à cause qu'on les soupçonnait d'avoir de l'attachement  
 pour les Francs et pour le pape de Rome. L'auteur rapporte qu'au  
 Vieux-Caire seulement, les chrétiens furent taxés à quatre mille pièces  
 d'or, sur lesquelles les melkhites devaient en payer mille. Les Juifs  
 furent taxés à six cents pièces d'or. Ce furent les prêtres qui répartirent  
 cette somme sur leurs ouailles. C'était ordinairement à l'église qu'on  
 qu'on faisait payer à chacun sa quote part. Il résulta de là, suivant notre  
 auteur, que beaucoup de chrétiens se dispensèrent pendant quelque  
 temps d'aller à l'église ; et comme il fallait pourtant que la somme  
 exigée fut payée, on fut obligé d'envoyer solliciter la charité des chré-  
 tiens des montagnes et des lieux sablonneux. Il n'y eut pas de monas-  
 tère, même dans les provinces les plus éloignées, qui ne fût mis à  
 contribution.

» C'était un *dimanche des Rameaux* (1), et chose re-  
 » marquable, tous ceux qui avaient pris part à cette  
 » dévastation, tombèrent sous le fer des chrétiens ;  
 » le reste prit la fuite et arriva au Caire sur des bar-  
 » ques , dans l'état le plus misérable. »

« Un nouvel assaut qu'on livra peu de tems après,  
 » ne réussit pas mieux. Les Francs s'étaient entourés  
 » d'un mur flanqué de bonnes tours, où l'on veillait  
 » comme dans une place de guerre. Ils occupaient  
 » à la fois la rive occidentale et la rive orientale, et  
 » un pont de bateaux jeté sur le fleuve, assurait les  
 » communications entre les deux camps. Le même  
 » pont ôtait aux musulmans tout accès par eau vers  
 » Damiette (2). De loin on voyait les murettes  
 » chrétiennes surmontées de leurs tours s'avancer  
 » jusqu'au pied des remparts de la place. La ville  
 » était attaquée par eau et par terre, et ne recevait  
 » pas de secours. Le sultan voulant procurer du sou-  
 » lagement à la garnison, forma le dessein de mettre  
 » à sec la branche du Nil qui baigne Damiette, et de

(1) زبتون. Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires ; mais il est déterminé par les passages correspondans des auteurs latins. Au reste le mot en lui-même signifie *olivier*, et fait allusion à l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem, au jour où les rues furent, sur son passage, jonchées de branches d'oliviers. Par une dénomination analogue, les chrétiens syriens se servent du mot شعائين, qui signifie *branches de palmier*.

(2) M. Hamaker, quoique privé des ressources que nous offrons ici, a déjà éclairci, avec beaucoup de sagacité, les faits dont il est ici question. Voyez sa *Dissertation*, pag. 102, note 52.

» faire couler les eaux d'un autre côté ; par ses ordres  
 » une forte digue fut élevée du côté de Zéfité , là où  
 » s'opère la séparation des branches du fleuve. Mais  
 » bientôt , l'eau s'élevant à une hauteur prodigieuse ,  
 » vint frapper la digue et en dispersa les débris. »

« Pendant ce tems , les attaques continuaient contre  
 » Damiette. Les chrétiens pressaient la ville de jour  
 » et de nuit , par eau et par terre , et le sultan les  
 » pressait à son tour. Dans une de ces attaques , les  
 » Francs essayèrent un échec considérable. On fit  
 » plus de quatre cents de leurs cavaliers prisonniers ;  
 » plus de mille d'entre les fantassins furent tués. Un  
 » pigeon apporta la nouvelle de cette victoire au  
 » Caire ; aussitôt l'on tapissa les rues et le peuple se  
 » livra à la joie. La plupart des chrétiens pris en cette  
 » occasion , furent amenés au Caire et promenés par  
 » toute la ville. A l'égard des chefs , le sultan les re-  
 » tint auprès de lui , pour essayer si par leur moyen ,  
 » il pourrait en venir à un accommodement. Il y eut  
 » à ce sujet plusieurs pourparlers , et l'on fut sur le  
 » point de se mettre d'accord. Le sultan offrait de  
 » rendre Jérusalem avec toutes les villes chrétiennes  
 » conquises par Saladin ; mais les Francs ayant reçu  
 » d'Occident de nouveaux secours , rompirent les  
 » conférences (1) et l'on recommença les hostilités »

Makrizi rapporte qu'en ce moment la ville était dans une grande extrémité. On ne pouvait rien y in-

---

(1) De leur côté , les auteurs chrétiens rejettent la faute sur les musulmans. Voyez la *Chronique* , déjà citée , des *podestats de Reggio*.

trouner par terre, et par eau, on courait les plus grands dangers ; car les vaisseaux chrétiens occupaient le lit du fleuve et les vaisseaux musulmans n'étaient pas en état de leur disputer le passage. On recourait à toute sorte de moyens pour tromper la vigilance des Francs. La sœur d'un des émirs qui étaient dans la ville, imagina de remplir la peau d'un chameau de volailles, de légumes, de fruits et de toutes sortes de comestibles ; elle cosit le tout ensemble, et jeta la peau dans le Nil. Ce moyen ayant réussi, elle en envoya d'autres ; mais les Francs, s'en étant aperçus, redoublèrent de précautions et ne laissèrent plus rien passer. Les vivres devinrent si chers, qu'un œuf de poule se vendait plusieurs pièces d'or. Une vache valait huit cents pièces d'or ; une poule en valait trente ; une livre de sucre, cent-quarante. Il en coûtait quarante pièces d'argent, pour avoir une outre d'eau. Le sucre finit par se vendre au poids d'une pierre précieuse. Dans ces circonstances, le sultan tira de grands secours d'un Syrien appelé Schamayl. Ce Syrien allait à la nage du camp à la ville et de la ville au camp, et instruisait le sultan de l'état des choses (1). Pour le récompenser, le sultan lui donna plus tard, le commandement du Caire.

---

(1) Novairi a aussi parlé d'autres nageurs musulmans qui franchissaient la flotte chrétienne, à travers tous les obstacles ; mais il ajoute qu'à la fin les Francs s'en étant aperçus, étendirent sur le fleuve des cordes et des filets où les nageurs se trouvèrent pris. C'est à ce sujet qu'un auteur latin a appelé les Francs *pêcheurs d'hommes*. Voyez la *Dissertation* de M. Hamaker, page 106.

Sur ces entrefaites, on usait de sévérité dans toute l'Égypte, pour faire armer la population. « Au Caire » et au vieux Caire, suivant l'historien des patriarches d'Alexandrie, on fit une levée en masse. Des » hommes allaient par les rues, une sonnette à la » main, et ordonnant à tous de partir. Les portes » de ces deux villes furent fermées. On était si troublé, » que personne ne s'occupait plus d'affaires. On ne » songeait qu'au danger présent. Ce fut au point que » le froment, qui la veille se vendait fort cher, baissa » tout-à-coup, faute d'acheteurs. Dans le premier » moment, on ne pensa pas aux chrétiens et aux juifs. » Mais bientôt, le commandant du Caire fit arrêter » les chrétiens les plus riches, pour leur arracher de » l'argent. Cet exemple fut suivi par le commandant » du vieux Caire, de manière qu'il n'y eut personne » qui ne se ressentît de ces tems de tribulations et » de peines »

« Cependant le sultan se disposant à livrer un nou- » vel assaut, fit venir du Caire une immense quan- » tité de pots et de vases de toute espèce, afin de » combler les retranchemens des chrétiens. Il devait » commander en personne l'attaque du camp de la » rive occidentale, pendant que son frère Malek- » moadam (1) combattait sur la rive opposée. Mais » au moment d'en venir aux mains, les Francs épou-

---

(1) L'auteur fait mention de Malek-faiz; mais ce doit être par erreur, puisqu'il a déjà été dit que Malek-faiz avait été renvoyé en Syrie, et que c'était le prince de Damas qui demeura auprès du sultan.

» vantés demandèrent à négocier. On entra donc en  
 » conférences. Sur ces entrefaites, les chrétiens répa-  
 » rèrent leurs fossés et leurs retranchemens, après  
 » quoi on reprit les hostilités. Le sultan reconnut  
 » alors que la force seule pourrait chasser les chré-  
 » tiens. Il se hâta de renvoyer son frère en Syrie,  
 » afin qu'il lui amenât de nouveaux secours. Pour lui,  
 » il se prépara à de nouveaux efforts. Mais la ville  
 » était à la dernière extrémité. Malek-moadam, en  
 » se mettant en marche, s'habilla de deuil et mani-  
 » festa la plus grande tristesse. Les chrétiens s'étaient  
 » partagés en deux corps ; l'un tenait tête au sultan,  
 » l'autre harcelait la ville. »

Dans ces conjonctures, un des émirs de la garnison nommé Djemal-eddin, qui avait inutilement jusque-là prodigué les marques de courage, se hazarda à écrire une lettre au sultan. Cette lettre était en vers et fut envoyée au bout d'une flèche; elle nous a été conservée par Makrizi; la voici : (1)

» O mon souverain, la ville de Damiette, dont les cré-  
 » neaux sont renversés et les fondemens presque arrachés,  
 » T'envoie le plus sincère des complimens, avec un  
 salut aussi suave que le musc, dont le moindre morceau,  
 comme le plus gros, a son parfum.

---

(1) Ces vers sont de la même mesure que les précédens.

يا مالكي دمياط ثغر هدمت	ا شرفاته كادت تجث اصوله
يقربك من اركى السلام تحية	ا كالمسك طاب دقيقه و حليبه

» Elle t'adresse ces mots de loin; mais tu l'entendras aussi bien que si tu étais son voisin et son hôte.

» O Roi, te dit-elle, qui n'as pas d'égal ni de pareil sur la terre;

» Cette lettre te dira sur ma situation, ce que je ne puis te dire moi-même.

» Je viens me plaindre en son nom du cruel ennemi qui l'a entourée de toute part avec sa cavalerie et la multitude de ses braves.

» Tout accès vers elle est fermé par terre; par eau les flottes ont de la peine à y introduire du secours.

» Son humiliation s'est manifestée sur ses tours, aussi bien que sa douleur, ses larmes et ses angoisses.

» Ah! si elle le pouvait, elle viendrait se précipiter à tes pieds; mais toute issue lui est fermée.

» Le médiateur à qui elle a recours pour obtenir ce qu'elle demande, c'est la religion de Dieu, de ses créatures et de son prophète.

و يقول عن بعد وانك سامع	ا حتى كانك جاره و نزيله
يا ايها الهلك الذي ما ان يرى	ا بين الهوك شبيهه و عديله
هذا كتاب موضح من حالتى	ا ما ليس يمكننى لديك اقوله
اشكو اليك عدو سوء احدثت	ا بجبيعه فرسانه و خيوله
فالبر قد منعت اليه طريقه	ا والبحر عز لنصره اسطوله
فحضوره باد على ابراه	ا و حنيه و بكاه و عوبله
ولو استطاع لامر [لامن] بابك لا يذا	ا لكنه سدت عليه سبيله
ورسوله فى ان تجيب دعاه	ا دين الاله و خلقه و رسوله

» Voilà que ses maux sont parvenus à leur dernier terme; ses infirmités se sont aggravées, ses plaies ont épuisé ses forces.

» Il ne lui reste qu'un petit souffle, c'est de toi qu'elle attend sa guérison.

» Prends sa défense et celle des tiens, et délivre-la d'un mal que toi seul peut faire cesser.

» Dieu t'a comblé de l'abondance de ses grâces. Une petite partie de ces grâces suffira pour la délivrer.

» Toute excuse que tu apporterais pour te dispenser de prendre en main la cause de Dieu et de sa religion, serait rejetée des musulmans.

» Damiette a les yeux tournés vers toi, et ne cesse de répandre des larmes.

» Si tu tardes de la secourir, sa verdure se desséchera, sa langueur se découvrira.

» L'Alcoran y perdra tout crédit, la croix s'y déploira et l'Évangile retentira dans ses murs.

فقد انتهت ادواؤه وتحكمت	إِعْلَاتُهُ وَنَجَا عَلَيْهِ نَحْوَهُ
وبقت له رمق يسير ويرتجى	إِنْ يَشْتَفِي لَمَّا دَعَاكَ عَلَيْهِ
فاحرس حاك بعزته تشفى بها	إِنَّ دَا لِهْلِكَ يَرْتَجِي تَعْلِيلَهُ
فاله اعطاك الكثير بفضل	إِنْ رِضَاهُ مِنْ هَذَا الْكَثِيرِ قَلِيلَهُ
فالعذر في نصر إلا له ودينه	إِنْ مَا سَأَغَ عِنْدَ الْهَسَامِينَ قَبُولَهُ
والشعر ناظرة اليك مُحَدِّق	إِنْ مَا أَنْ يَمْلُ مِنَ الدَّمْعِ هَمُولَهُ
ولئن قعدت عن القيام بنصرة	إِنْ جَفَّتْ نَصَارَتُهُ وَبَانَ ذَبُولَهُ
وَوَهَّتْ قُرَى الْقُرْآنِ فِيهِ وَرَفَعَتْ	إِنْ صَلْبَانَهُ وَتَلَى بِهِ أَنْجِيلَهُ

» On y entendra le bruit de la cloche; les louanges de Dieu ne viendront plus frapper les oreilles des vrais croyans.

» Tel est en vérité son état et sa situation dans le plus grand détail.

» Pourquoi en dire davantage? C'est à toi, ô enfant de race illustre, de lui porter aide.

» Justifie l'espérance qu'on met en toi, ô toi qui n'as jamais déçu personne.

» Fais-toi pour le jour de la résurrection un trésor de bonnes actions; c'est Dieu qui t'en donnera la récompense; c'est Dieu qui s'en fait garant. »

Le sultan touché de ces paroles, résolut de faire un dernier effort. Au rapport de l'historien des patriarches d'Alexandrie, il se hâta d'écrire de nouveau au Caire et au vieux Caire, pour que tous ceux qui n'avaient pas encore pris les armes le fissent sur-le-champ. Soixante-dix courriers furent envoyés à la fois pour faire exécuter le même ordre dans toute l'Égypte; mais déjà Damiette ne laissait plus d'espoir. La plus grande partie des habitans avait péri dans les com-

---

وَدَا عِدَا النَّاقِوسِ فِي اِرْجَائِهِ	اَوْخَفِي عَلَي سَمْعِ الْوَرَى تَهْلِيلِهِ
هَذَا وَحَقِّكَ وَصَفُ صُورَةِ حَالِهِ	اِحْقًا وَجَلَّتِهِ وَذَا تَفْصِيلِهِ
وَكَذَلِكَ يَا ابْنَ الْاَكْرَمِينَ فَانَّهُ	اَصْحَى عَلَيْكَ مِنَ الْوَرَى تَعْدِيلِهِ
حَقِّ رَجَاءٍ فَيْكَ يَا مَنْ لَمْ يَتَّحِبْ	اَبْدًا لِرَاجِي جُودِهِ تَامِيلِهِ
وَإِذْ خَرَّ لِيَوْمِ الْبَعْثِ فَعَلَا صَالِحًا	اَللَّهُ ضَامِنٌ اِجْرَهُ وَكَفِيلُهُ

bats, ou avait été moissonné par les maladies, et la ville manquait de défenseurs. Envain le sultan essaya d'y introduire, pendant la nuit, sept cents hommes de ses meilleures troupes. Ils furent surpris au milieu des retranchemens de l'ennemi, et presque tous massacrés. Enfin, les remparts n'étant plus défendus, les chrétiens entrèrent sans résistance. On était alors au mardi 8 de hatour, ou 24 de schaban (4 novembre.)

On lit dans Makrizi, qu'au moment de la prise de la ville, presque tous les habitans, en état de porter les armes, au nombre de vingt mille, avaient péri. Les bras manquaient pour enterrer les morts. Il en coûtait quarante mitskals pour se faire enterrer. Les rues étaient jonchées de cadavres. Ceux qui vivaient n'avaient plus la force de se remuer. Aussi, l'historien des patriarches d'Alexandrie a-t-il eu soin d'observer que la conquête de Damiette fut moins due à la bravoure des chrétiens qu'à l'extinction de la garnison. Le même auteur ajoute, que les Francs durent trouver dans la ville d'immenses richesses : l'or et l'argent y étaient amoncelés par quintaux. Le commerce y était florissant, et d'ailleurs Damiette passant pour imprenable, les émirs et les gens riches avaient cru y mettre leurs richesses en sûreté.

Au reste, les auteurs arabes n'ont donné que très-peu de détails sur l'occupation de Damiette. Makrizi se contente de dire que les Francs, en y entrant, se livrèrent à toutes sortes d'excès, et qu'ils *passèrent les bornes*. Le même auteur, après avoir ajouté que

la grande mosquée fut convertie en église, a remarqué qu'entre la prise de Damiette, et la descente des Francs sur les côtes d'Égypte, il s'était écoulé seize mois et vingt-deux jours lunaires.

Pendant ce tems, le sultan, quoique campé à peu de distance avec son armée, ne s'était douté de rien. Si l'on en croit l'historien des patriarches d'Alexandrie, il ne s'aperçut de la prise de la ville, qu'aux croix et aux bannières chrétiennes plantées sur les remparts. Aussitôt il quitta son camp, et se retira avec ses troupes vers le midi, sur les bords du canal d'Aschmoun, dans la direction du Caire.

*Terreur générale parmi les musulmans.*

*Marche des croisés vers le Caire.*

An 617. (1220). D'après le témoignage des historiens contemporains, les chrétiens en entrant dans Damiette, se crurent comme les maîtres de toute l'Égypte. Leur dessein était d'envahir le pays tout entier. Mais d'abord ils s'occupèrent de réparer les fortifications de la ville, et en firent leur place de guerre. Ils se rendirent pareillement maîtres de tous les lieux du voisinage. D'ailleurs, ils attendaient de nouveaux secours d'Occident; quant au sultan, il écrivait lettres sur lettres à ses frères, aux princes de sa famille, et à toutes les puissances musulmanes, pour les appeler à son secours. Malheureusement, suivant la remarque des auteurs arabes, les circonstances ne pouvaient être plus fâcheuses. C'était alors

le tems des invasions de Gengis-Khan et de ses hordes sauvages. Les Tartares, après avoir subjugué presque tout le nord de l'Asie, s'étaient approchés de la Perse, et menaçaient les provinces voisines de la Syrie. Tous les princes musulmans craignaient pour leurs propres états, et n'osaient s'engager dans une nouvelle guerre. Malek-aschraf, frère du sultan, et souverain de Khé-lath, dans la Grande-Arménie, était un des plus menacés. Le calife lui-même tremblait dans sa capitale.

L'historien des patriarches d'Alexandrie rapporte que, dans cette circonstance, on usa en Égypte de tous les moyens pour prévenir le danger. Comme le trésor du sultan était épuisé, le vizir fit mettre à la question tous les percepteurs des impôts et les gens de finance, pour leur arracher de l'argent. Que l'on fût musulman, juif ou chrétien, personne n'était épargné. Vainement quelques chrétiens renièrent leur religion, ils payèrent comme les autres; les cachots étaient pleins de malheureux, et plusieurs y laissèrent une partie de leurs membres. « Quel tems de désolation, s'écrie l'auteur ! tout le monde était obligé de » payer, selon ses moyens, et personne ne pouvait se » soustraire aux poursuites; en sortant d'un danger, » on tombait dans un pire. Jusque-là il avait été per- » mis aux particuliers de tenir des magasins, des » bazars, des halles, qu'on louait comme on voulait. » C'est là que se vendaient le lin et les autres denrées. » Il fut alors défendu de rien vendre ni de rien acheter autre part qu'au bazar du sultan, et pour y

» vendre et acheter, on eut un droit extraordinaire à  
 » payer. Il n'y avait pas de vexation qu'on n'imaginât  
 » pour extorquer de l'argent. En un mot, le peuple  
 » était si malheureux qu'il aurait tout quitté, s'il avait  
 » pu, pour aller s'établir ailleurs. Pendant ce tems, il  
 » n'était bruit que de l'humanité des Français, et  
 » de la douceur dont ils usaient envers les vain-  
 » cus (1). C'était surtout aux chrétiens du pays et  
 » aux Juifs qu'on en voulait. Le vizir essaya d'abord  
 » de détourner à son profit l'argent que les chrétiens  
 » consacrent à l'entretien de leur patriarche. Vint  
 » ensuite un émir qui fit mettre en prison les chré-  
 » tiens et les Juifs du Caire connus par leur richesse,  
 » afin de les forcer à signer des billets pour une somme  
 » de onze mille pièces d'or. Les billets furent en-  
 » voyés signés au sultan. Heureusement le prince eut  
 » honte de cette conduite, et renvoya aux chrétiens  
 » et aux Juifs leurs obligations; mais ce qu'on avait  
 » fait au Caire, on le faisait dans toute l'Égypte. Plus-  
 » sieurs se pendirent de désespoir, d'autres renièrent  
 » leur religion. »

Au 618 (1221). Enfin, les Français désormais tran-  
 quilles sur la possession de Damiette, et ayant reçu  
 de nouveaux secours d'occident, se mirent en marche  
 pour s'avancer dans le cœur du pays. Ils prirent la  
 route du Caire, en suivant la rive orientale de la

---

(1) Il ne faut pas oublier que l'auteur que nous citons, était chré-  
 tien et domicilié au Caire, et qu'il dut avoir à souffrir comme les  
 autres des mesures rigoureuses du sultan.

branche du Nil qui passe à Damiette. Le sultan était alors campé avec son armée sur cette même rive, à l'endroit où le Nil se partage en deux branches dont la principale vient passer devant Damiette, l'autre va se perdre dans le lac de Menzalé. C'est celle-ci qu'on appelle le canal d'Aschmoun. Le sultan avait pris position dans cet endroit, au midi du canal, pour arrêter l'armée chrétienne au passage. Ce fut en cette occasion que l'on commença à y bâtir une ville. Le prince y fit élever un château pour lui et des maisons pour ses troupes; on y construisit des bains, des marchés. La nouvelle ville fut appelée *Mansoura*, c'est-à-dire la victorieuse, et elle devint en peu de tems une cité considérable. Les chrétiens passèrent successivement à Farescour, Scharmesah, Baramoun. Quand ils furent arrivés au canal, ils trouvèrent l'armée musulmane déployée sur l'autre rive, et la flotte du sultan postée au milieu du fleuve. Aussitôt la guerre recommença.

Makrizi rapporte que les chrétiens étaient au nombre de deux cent mille fantassins et de vingt mille cavaliers. Ils se montraient, dit-il, pleins d'espoir, et ne doutaient pas du succès. Ils dressèrent leur camp sur les bords du canal, et s'entourèrent de bons retranchemens. Leur flotte cotoyait le Nil, chargée de vivres et de provisions; l'armée musulmane n'était pas moins redoutable. Des courriers envoyés dans toutes les provinces avaient appelé les guerriers musulmans à la guerre sacrée. Du Caire aux confins de la Nubie, le pays ne retentissait plus que du bruit

des armes. Au Caire et au vieux Caire, on fit une levée en masse.

Dans les provinces la consternation était extrême. Voici le tableau effrayant que fait l'historien des patriarches d'Alexandrie : « La désolation était au » comble. Le peuple entier avait pris les armes. Il ne » restait plus dans les villes que les femmes, les enfans » au-dessous de l'âge de puberté et les vieillards dé- » crépits. Pendant deux jours on négligea au Caire et » au vieux Caire d'ouvrir les portes. On ne trouvait » plus rien à acheter ; toutes les affaires étaient sus- » pendues. Un morne silence régnait dans les rues. » On n'entendait de tems en tems que le bruit de ceux » qui allaient, une sonnette à la main, criant : *Ordre » à tous les Musulmans de partir sans délai ; qui- » conque sera trouvé ici ce soir, sera pendu.* Tout » cela n'était point une simple menace ; les gens du » guet étaient à cheval, visitant toutes les maisons, » et malheur à celui qui eût été trouvé en contraven- » tion. C'était un tems de douleur et de larmes, un » tems qui n'avait pas eu d'exemple. Le Nil était alors » dans sa crue. Mais personne n'y faisait attention. » On ne s'inquiétait plus si la récolte serait bonne » ou mauvaise, on ne songeait qu'aux malheurs » présens. »

Dans ces circonstances, le sultan fit un dernier effort auprès de ses frères et de ses alliés. Son frère Malek-moadam, prince de Damas, lequel était retourné en Syrie un peu avant la prise de Damiette, fut invité à revenir promptement au secours de l'Égypte et à

amener toutes les forces qu'il pourrait. Déjà Moadam avait cherché à faire diversion en Syrie, afin d'attirer l'armée chrétienne de ce côté. Il avait fait raser les fortifications de Jérusalem et d'autres places. Il avait attaqué quelques villes chrétiennes de Phénicie. Voyant enfin qu'aucun de ces moyens ne réussissait, il fit prendre les armes à tous les musulmans de Syrie, et se disposa à marcher sur les bords du Nil. Les lettres qu'il avait écrites dans les provinces pour faire lever les musulmans, furent lues en chaire le vendredi, et on prêcha partout la guerre sacrée. Les musulmans de Syrie montraient peu d'enthousiasme ; mais le prince suppléait à tout par son zèle ; il appela sous ses étendarts les princes voisins, entr'autres, son frère Malek-aschraf prince de Khélath dans la Grande-Arménie. Le médiateur dont il se servit pour intéresser son frère à la cause de l'islamisme, était l'historien Ibn-Djouzi, alors imam de la grande mosquée de Damas et qui jouissait de toute la confiance de Moadam. Ibn-Djouzi eut beaucoup de peine à décider Malek-aschraf. Voici comment il raconte lui-même cette aventure (1).

« Le prince de Damas était plein d'attachement  
 » pour son frère le sultan d'Égypte, et de zèle pour  
 » la guerre sacrée. Aschraf au contraire était indiffé-

---

(1). Le passage que nous citons ici n'est pas tiré de la chronique d'Ibn-Djouzi, laquelle est, comme on sait, intitulée *Mirour du tems* ; car l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi n'est pas complet, et cette partie y manque entièrement. Nous avons emprunté ce passage de la chronique d'Aboul-Mahassen, intitulée *les Étoiles resplendissantes*.

» rent et montrait même de l'aversion pour le sultan.  
 » J'avais à cette époque quitté Damas pour suivre le  
 » prince à la guerre. Comme Aschraf s'était enfin  
 » décidé à venir avec nous en Égypte et que déjà il  
 » avait passé l'Euphrate, nous primes les devans et  
 » nous nous avançâmes jusqu'à Émessa. Là, Moadam  
 » effrayé des progrès continuels des Français et des  
 » hésitations de son frère, me dit : *J'ai entraîné*  
 » *Aschraf comme j'ai pu ; mais voilà que la peur le*  
 » *saisit ; je crains bien que les Français ne triomphent.*  
 » *Il est ton ami ; va le trouver et engage-le à*  
 » *presser le pas. Je partis donc sur-le-champ,*  
 » et arrivé auprès d'Aschraf, je lui dis : *Les mu-*  
 » *sulmans sont dans l'angoisse ; si les chrétiens pren-*  
 » *nent l'Égypte, ils pénétreront jusqu'au fond de*  
 » *l'Arabie ; ils ne laisseront pas pierre sur pierre*  
 » *à la Mecque et à Médine. Dès-lors c'en est fait*  
 » *de toute la Syrie. Allons, lève-toi et partons à*  
 » *l'instant. Aschraf promit de le faire et je retournai*  
 » à Émessa auprès de Moadam. Je le trouvai le  
 » visage abattu, et n'ayant ni mangé, ni dormi de-  
 » puis la veille. Aschraf arriva le lendemain avec ses  
 » troupes. Les deux princes passèrent une partie de  
 » la nuit à se concerter ensemble sur ce qu'ils avaient  
 » à faire. Ils avaient eu d'abord l'idée d'attaquer les  
 » villes chrétiennes de Phénicie, entr'autres Tripoli.  
 » Mais comme l'Égypte était dans le plus grand dan-  
 » ger, on crut plus convenable de marcher sur-le-  
 » champ à sa défense. On se sépara dans cette ré-

» solution. Tout-à-coup, pendant qu'Aschraf dor-  
 » mait, son frère *passa sa chaussure* et sortant de sa  
 » tente comme un lion altéré de sang, il se mit à  
 » crier aux soldats: *en avant, en avant vers Damiette.*  
 » Aussitôt les soldats prirent leurs vêtements et l'on  
 » se mit en marche. Cependant Aschraf dormait  
 » tranquillement dans sa tente. Le lendemain matin,  
 » à son réveil, il prit un bain, puis sortit pour don-  
 » ner ses ordres. Ne voyant plus personne autour de  
 » lui, il se douta de ce qui était arrivé et s'achemina  
 » en silence vers l'Égypte. »

Nous avons cité ces paroles d'Ibn-Djouzi, parce qu'elles sont d'un témoin oculaire et qu'elles nous montrent parfaitement l'esprit qui régnait alors chez les musulmans. Cet auteur ne manque pas d'ajouter que la ruse employée par le prince de Damas était légitime, puisque c'était le seul moyen de sauver l'Égypte. Les états musulmans étaient alors menacés à la fois du côté de l'Occident et de l'Orient; ils étaient attaqués par les Francs et les Tartares. Mais les invasions des chrétiens étaient bien plus terribles. C'est ce qui fit qu'à la fin tous les princes musulmans de concert avec le calife de Bagdad se tournèrent contr'eux. Ibn-Férat fait à ce sujet les réflexions suivantes :

« Les musulmans craignaient bien plus les Francs  
 » que les Tartares. Ceux-ci, lorsqu'ils trouvaient  
 » des terres à leur convenance, se mélaient volontiers  
 » avec les peuples vaincus. Ils se soumettaient à la

» religion et aux lois du pays. Les Francs, au con-  
 » traire, cherchaient par-dessus tout à asservir les  
 » consciences. La religion, motif de leurs guerres  
 » lointaines, mettait une barrière insurmontable entre  
 » les vaincus et les vainqueurs. Ils voulaient, en  
 » s'emparant d'un pays, anéantir les habitans et faire  
 » triompher leur culte. Ils n'avaient point oublié  
 » les victoires de Saladin. Au contraire, le souvenir  
 » de leurs défaites passées les poursuivait continuel-  
 » lement, et ils brûlaient de venger l'honneur de  
 » leurs armes. »

Ce fut ainsi que le sultan d'Égypte rassembla des  
 forces suffisantes pour lutter avec ses ennemis. Outre  
 les princes ses frères, on remarquait dans son  
 camp les princes de Hamah, d'Émesse, de Baalbec.  
 Makrizi fait monter la cavalerie musulmane à qua-  
 rante mille hommes. Quant à l'infanterie, elle était,  
 dit-il, en nombre infini. C'était en général un ramas  
 de peuple appelé de tous les côtés, et qui pourtant  
 rivalisait de zèle avec les troupes réglées. Ceux qui  
 n'avaient jamais manié les armes, étaient dressés par  
 des émirs vieilliss dans les combats ; de part et d'autre  
 l'ardeur était égale et l'on brûlait d'en venir aux  
 mains.

Makrizi nous apprend que les guerriers musulmans  
 avaient conservé la gaité presque inséparable des camps.  
 Le bruit ayant couru que le roi de Jérusalem, ou  
 plutôt comme l'appelle Makrizi, le roi d'Acre  
 lequel commandait l'armée chrétienne, avait déjà

partagé à ses lieutenans et à ses soldats les terres de l'Égypte, un plaisant fit ce distique : (1)

« On nous menace de nous donner pour maître les chrétiens d'Acre; voire ceux de Jaffa? »

» D'élever au-dessus de nous, ceux qui jusqu'ici étaient au-dessous; autant vaudrait obéir à des Grecs, plutôt qu'à ces rustres. »

(La fin au prochain numéro.)

---

---

(1) يهد دونا باهل مكا | ان يملكونا واهل يافا  
ومن لنا ان يلو علينا | فالروم خير من الريافا\*  
\* يعني اهل الريف.